

**ENSEIGNER LES ORIGINES DU CHRISTIANISME
DANS LE CADRE ACTUEL
DES SCIENCES RELIGIEUSES AU QUÉBEC**

Charles Kannengiesser¹

Je suis arrivé au Québec en juillet 1992, venant de l'Université Notre Dame, où j'avais enseigné pendant onze ans de suite, et venant aussi de Chicago où j'habitais avec ma femme, Pamela Bright, qui participe à ce panel. J'avais donné un cours d'été à Montréal en 1964, et cela au Collège Sainte-Marie, rue Bleury, donc pour ainsi dire dans les murs où nous sommes. J'avais entretenu pendant trente ans le rêve de pouvoir revenir ici et de renouveler, si possible, mon expérience pédagogique, si passionnante, de 1964. Je dois avouer qu'à cette époque-là je ne parlais pas un mot d'anglais, alors que cette fois-ci, ayant épousé entre-temps une Australienne et ayant uniquement travaillé en anglais pendant plus de dix ans aux États-Unis, j'ai trouvé tout normal d'accepter les premiers cours que l'on me proposait à l'Université anglophone Concordia de Montréal. Bientôt des amis, dont j'avais connu certains lorsqu'ils étaient étudiants à Paris durant les années soixante et soixante-dix, m'invitèrent aussi à enseigner à l'Université de Sherbrooke, et à donner des conférences qui se multiplièrent un peu partout, surtout à Montréal, Québec et Ottawa.

L'expérience pluraliste

À l'Université Concordia, le premier choc subi comme enseignant, à l'automne de 1992, dans les semaines qui suivirent le tragique incident Fabrikant, fut le choc d'une expérience assez originale du pluralisme culturel et religieux. C'est sûrement

¹ Charles Kannengiesser est professeur à la faculté de théologie de l'Université de Sherbrooke.

l'expérience la plus immédiate et la plus facile à décrire dans mon dépaysement actuel. Je veux parler d'un cours d'introduction générale à la Bible, donné durant cet automne de 92 et d'un autre cours d'introduction, intitulé «Bible et cultures», également donné à Concordia, mais durant l'été de 1993.

Dans chacun de ces cours j'avais devant moi une soixantaine d'étudiants et d'étudiantes. Je fus d'abord surpris du pourcentage relativement élevé de musulmans et de juifs inscrits à ces cours. Ma surprise alla grandissante lorsque je m'aperçus de l'intérêt manifesté en classe par cette frange non chrétienne de mon auditoire. Il s'agissait donc de présenter la Bible dans la neutralité relative des sciences historiques et au plan général de la culture. Il fallait également lui assigner sa place originale dans la polyphonie ou la cacophonie des religions mondiales.

Avec trois étudiants juifs, qui poursuivaient par ailleurs leurs études rabbiniques, des contacts personnels s'approfondirent. Certains jours, des discussions assez vives se développèrent en classe entre juifs, musulmans et chrétiens. Les seuls à se déclarer sans religion, tout en participant activement au cours, étaient des jeunes francophones québécois, encore imprégnés malgré tout de leur catholicisme d'autrefois.

Je suppose qu'une telle expérience du pluralisme culturel est quelque chose de très commun au Québec d'aujourd'hui. Elle se trouve institutionnalisée en quelque sorte dans les structures d'accueil que le Québec s'est données au plan de l'immigration. Elle est vécue désormais par les enfants et les jeunes à tous les niveaux de leur scolarité. Elle doit être suivie, je suppose, par les sociologues et les pédagogues, soucieux de l'avenir fait à l'éducation publique dans ce pays.

Pour ma part, je voudrais seulement signaler une première réaction à la suite de cette expérience initiale du pluralisme culturel au Québec. En effet, le résultat le plus clair de cette expérience pluraliste a été de renforcer en moi la conviction que la vieille distinction entre «théologie» et «sciences de la religion» ne

vaut plus rien du tout devant un auditoire comme celui des étudiants actuels de Concordia.

Un enseignement de ce type exigerait plutôt, me semble-t-il, une double formation, l'une qui serait *théologique* pour donner un contenu critique à des convictions personnelles, l'autre qui serait *religiologique*, comme dirait Louis Rousseau, pour permettre d'évaluer le fait religieux en général dans les sociétés contemporaines. Mais ce que les étudiants et les étudiantes préfèrent toujours, en dernière analyse, ce sont des convictions personnelles, sources d'inspiration pour ceux et celles qui les enseignent, à la condition que ces certitudes vécues puissent leur paraître intéressantes pour leurs propres projets de vie, même si ces projets de vie ne sont pas nécessairement tournés vers une religion spécifique. J'accorderais volontiers qu'un jeune auditoire du premier cycle d'enseignement universitaire se laisse aisément fasciner par une description bien documentée de la religion des Incas ou de l'hindouisme. Mais la seule chose qui risque de passionner ces jeunes, en fin de compte, c'est de parvenir à mieux s'identifier eux-mêmes dans la tradition religieuse ou la situation non religieuse qui leur est propre. La question que je voudrais poser est donc la suivante: peut-on envisager à la longue un enseignement de la religion (de n'importe laquelle, pour ainsi dire, ou de plusieurs à la fois), sans aucune conviction personnelle, soit sans se déclarer *croyant au sens fort* selon l'une ou l'autre tradition religieuse, soit encore sans rendre compte ouvertement des raisons de son *athéisme* en se situant au champ de la science des religions?

Quand on parle de pluralisme, on énonce certes un fait sociologique qui, par définition, concerne une société entière dans un contexte donné. Mais «enseigner la religion» dans un tel contexte de pluralisme religieux ne veut pas dire être «pluraliste» soi-même, comme une sorte d'encyclopédie de poche vivante en la matière. Cela ne ferait que refléter l'état ambiant, sans nullement le structurer, c'est-à-dire sans éducation véritable. L'enseignant fonctionnerait comme un autre agent des médias. Dans la cage de résonance universitaire, il répéterait ce que tout le monde sait. Mais je dois aussitôt ajouter une précision: si une vraie conviction,

qu'elle soit juive ou simplement humaniste, voire athée, ou qu'elle soit musulmane, ou enfin chrétienne veut réellement inspirer un enseignement de la religion en contexte pluraliste, elle doit passer par une métamorphose assez contraignante.

En effet, «pour éviter les pièges du relativisme culturel», selon un titre de mon collègue de Sherbrooke, Fernand Ouellet, il ne sert de rien de renforcer des barrières confessionnelles, ni de s'isoler dans un fanatisme intolérant, car rien de tel ne résisterait à la vitalité spontanée du pluralisme à la fois culturel et religieux, tel qu'il est vécu en fait par nos étudiants actuels à Montréal. Mais il faut que les enseignants combattent le relativisme réducteur et dégénérateur en leur propre conscience d'enseignants, il faut qu'ils se donnent une consistance critique renouvelée. Autrement dit, l'enseignant, qui se présente en l'actuel contexte pluraliste comme un expert dans une quelconque science religieuse, doit laisser sa foi personnelle, juive, musulmane ou chrétienne, ou son humanisme, ou même son athéisme, revivre en quelque sorte hors des ghettos normatifs d'autrefois. Car tout l'héritage des anciennes traditions théologiques et rationalistes a besoin d'être reformulé et comme réactivé dans cette nouvelle forme de liberté, si problématique, liée au pluralisme d'aujourd'hui.

Cela n'est certes pas une tâche facile. La thèse d'une telle réactivation, qui serait une source d'enrichissement spirituel et culturel pour tout le monde, paraît même brutalement contredite par les faits. En effet, dès qu'on parle à présent d'une conviction forte, surtout à propos de religion, on voit aussitôt se dresser les spectres de l'intolérance sectaire et du fondamentalisme. En réalité, ces spectres ne sont symétriquement opposés qu'au seul relativisme *vidé de toute conviction*, tel qu'il n'apparaît que trop souvent comme la suite inéluctable du pluralisme culturel en matière de religion. Mais la pluralité vécue des religions dans notre enseignement secondaire et universitaire n'impose nullement un tel degré zéro des convictions personnelles chez les enseignants. Au contraire, ce que cette pluralité semble imposer dans tous les cas, indépendamment des options personnelles, c'est

un ressourcement des convictions traditionnelles dans le sens et selon les urgences des impératifs pluralistes.

Ma thèse plaide donc en faveur d'une pluralité *signifiante* des traditions religieuses au sein d'une même texture sociale. Et cette pluralité ne peut qu'être signifiante en tout premier lieu pour les experts qui en rendent compte dans leur enseignement. J'y reviendrai dans un instant à propos du rapport d'un tel enseignement à la culture en général. Mais je voudrais d'abord souligner l'urgence vécue de mon questionnement: Quel avenir notre éducation universitaire du premier degré prépare-t-elle donc à la jeunesse du point de vue de la religion? Pour répondre à cette question d'une façon tant soit peu responsable, nous devrions probablement favoriser, beaucoup plus que cela n'est le cas, des rencontres locales ou régionales entre enseignants et autres responsables des différentes religions maintenant présentes sur nos campus. Cela aiderait sûrement à clarifier ces perspectives d'avenir au champ de nos travaux respectifs.

Le rapport à la culture

Un deuxième aspect que je voudrais mentionner ici de ma récente expérience d'enseignement au Québec s'élargit à une considération des rapports entre l'enseignement de la religion et la culture en général. En effet, dans ma présente expérience universitaire, qui totalise trente-deux années d'enseignement, il m'arrive de plus en plus souvent de parler à des gens dont je dois humblement avouer que je les trouve à peu près incultes. Bien sûr, c'est toujours une entreprise passionnante de s'adresser à des étudiants adultes, des hommes et des femmes luttant pour leur survie et dont beaucoup ont déjà des responsabilités parentales, dans beaucoup de cas aussi des hommes et des femmes qui avancent lentement dans leurs études, surtout après le baccalauréat. C'est passionnant parce que ces gens ont une soif d'apprendre qu'il ne faut pas décevoir; ils ont un vrai besoin de synthèse personnelle, même quand les éléments de leur savoir sont à peine assimilés.

La situation pluraliste d'aujourd'hui remplace le monopole ethnique et culturel de la religion de naguère. L'effondrement des structures traditionnelles de ce monopole était sûrement requis pour permettre de créer l'espace de liberté d'aujourd'hui. Mais au bout du compte, il résulte de tout cela une baisse dramatique des connaissances religieuses les plus élémentaires. À l'université, il s'agit donc d'enseigner maintenant un peu comme à l'école maternelle, en expliquant avec beaucoup de patience le b-a-ba de la religion. Je ne parle pas ici d'un catéchisme, codifié et imposé par une quelconque autorité cléricale. Je parle, au contraire, de la plus exigeante tâche, proposée à un enseignant dans ce domaine, celle qui consiste à communiquer aux étudiants le véritable sens d'un acte de foi religieuse, ou d'un principe religieux, ou encore d'un rite ancien ou nouveau de la religion étudiée.

Dès que l'on s'aventure dans ce genre de pédagogie, on s'aperçoit vite que n'importe quel élément du discours religieux impose aussitôt, pour être bien compris, de connaître toute une grammaire culturelle et une théorie des réalités sociales, sans lesquelles cet élément religieux resterait lettre morte. On se trouve donc engagé sans cesse à explorer la réalité humaine sous de multiples aspects, dès lors que l'on prétend rendre compte de la naissance et du développement d'une tradition religieuse. Cela reste vrai tout autant des expériences religieuses non traditionnelles dans le monde actuel: en bref, sans une discussion critique des conditions de vie et des possibilités de culture dans le monde d'aujourd'hui, on ne peut analyser aucune expérience religieuse quelle qu'elle soit.

Mais là encore les surprises sont réelles. Par exemple, dès que j'ai commencé à enseigner dans un milieu francophone tout à fait homogène, comme c'est le cas à Sherbrooke, grande fut ma surprise de m'apercevoir qu'un certain nombre de mes merveilleux étudiants et étudiantes savaient à peine écrire leur propre langue. L'accord du participe, qui est une des règles fondamentales du français écrit, leur est inconnu. Ainsi leur ignorance profonde des vérités et des réalités de la tradition religieuse, au nom ou dans l'oubli de laquelle ils se sont inscrits dans une Faculté de théologie,

se double d'une ignorance encore plus étonnante de leur patrimoine linguistique, l'héritage le plus précieux de leur passé culturel.

Je dirais volontiers que les cours d'introduction du premier cycle deviennent de plus en plus, à mes yeux, des laboratoires du sens, c'est-à-dire des lieux où l'on cherche à produire la signification appropriée pour la présente génération des multiples b-a-bas religieux, linguistiques, culturels, philosophiques, etc., nécessaires à ce plan de l'éducation. La raison profonde de cet état des lieux de notre pédagogie, je la trouve dans un diagnostic de la crise actuelle, tel que formulé encore par Fernand Ouellet: «La crise de la société contemporaine n'est plus seulement un problème de sécularisation ou d'anomie. Il s'agit d'un phénomène beaucoup plus profond: la dislocation du système entier des modèles culturels et des institutions qui servaient à construire et à maintenir le discours» (*L'étude des religions dans les écoles. L'expérience américaine, anglaise et canadienne*, Éditions SR, 7, Wilfrid Laurier University Press, 1985, p. 452). C'est précisément la raison pour laquelle l'enseignement des *origines* du christianisme me semble si intéressant au Québec en cette fin de siècle. En effet, au Québec, on se trouve posté à présent, peut-être mieux qu'ailleurs, sur le seuil d'une post-modernité qui, visiblement, comporte une «dislocation du système entier» des certitudes modernes, certitudes héritées d'un passé plus lointain. Or les *origines du christianisme signifiaient exactement cela en leur temps: une «dislocation du système entier» de la religion et de la patriarchie traditionnelles dans les milieux juifs concernés*. Un mot de commentaire peut-être s'impose: nous notons que Jésus est devenu le Christ de la foi nouvelle au prix d'une véritable conversion herméneutique de ses disciples. Les narrations évangéliques racontent cela en long et en large. Or cette conversion poussait les croyants traditionnels qu'étaient les disciples à se donner un nouveau système de références pour leur foi, car croyants ils demeuraient. Mais leurs nouvelles coordonnées croyantes demeuraient inconnues de la tradition dont ils déviaient, alors qu'ils ne voulaient à aucun prix détruire ou rejeter cette tradition. Autrement dit, c'est bien l'invention d'un

discours religieux nouveau, à partir d'une grammaire culturelle recomposée en tous ses éléments qui, aux yeux d'un observateur post-moderne, a suscité le christianisme à l'état naissant. Ma propre conviction est simple: l'actuelle crise de la civilisation occidentale, que ce soit au Québec ou au Brésil, en France ou en Australie, nous invite partout à nous risquer dans une même et semblable conversion herméneutique. Le paramètre des origines du christianisme me semble spécialement propre à introduire la dimension critique requise dans le cadre des sciences religieuses du Québec actuel pour explorer et diagnostiquer les forces vives capables de devenir créatives dans la pluralité des affirmations religieuses ou anti-religieuses dont nos étudiants reçoivent les échos dans ce cadre.

Comme je disais tout à l'heure, nous partageons une expérience collective d'enseignement où nous sommes tous appelés, d'une manière ou d'une autre, à sortir de nos ghettos, confortables ou contraignants d'autrefois. Chaque jour, nous affrontons un paysage intellectuel fait de ruptures et de discontinuités multiples, d'effondrements institutionnels et de mises en questions fondamentales. Nos étudiants subissent avec nous le climat mental de désarroi et de violence qui correspond à ce paysage. Leur désir de spiritualité et leur intérêt manifeste, parfois inattendu, pour des questions religieuses mûrissent dans ce climat. Cela doit être une raison suffisante pour nous inciter à repenser dans un sens constructif notre attitude face à la pluralité actuelle des religions dans l'espace restreint de nos salles de cours. C'est du moins l'exhortation que je m'adresse constamment à moi-même. Je voulais seulement saisir l'occasion de cette rencontre pour vous en faire part et pour, tout nouveau venu au Québec que je suis, recevoir votre encouragement ou encourir votre blâme.

SUMMARY

***TEACHING THE ORIGINS
OF CHRISTIANITY IN
CONTEMPORARY QUEBEC***

1. A pluralistic Experience

At Concordia University, in Montreal, my first strong impression was that of cultural and religious pluralism. In a general introduction to the Bible, during Autumn 1992, and in another introductory course on Bible and culture, during summer 93, a noticeable percentage of Muslim and Jewish students formed part of a group of about sixty men and women. I enjoyed the special interest shown by those non-Christian students, attracted by a relatively neutral — and historical — presentation of the Bible, and ready to identify its proper relevance in the polyphony of world religions. Actually, the only students claiming a “no religion” status were young francophone Quebecois, still conditioned by their provincial Catholicism from before the sixties. With three Jews, also students in a rabbinic program, some personal contacts multiplied.

Thus, introduced into the distinctive frame of pluralistic education proper to today's Quebec, the odd distinction between “theology” and “religious studies” seemed blurred in my mind. What the students expected from me, was, at once, a theological conviction and a “religiological” culture, in Louis Rousseau's terms. A survey of religious traditions made more sense for them, when critically oriented by a well-defined position of the teacher's own religious status. The core of pluralism rests on open-minded personal faith, not on a vacuum of certitudes. The media may resonate of such emptiness, not a teacher.

In order “to avoid the traps of cultural relativism” (Fernand Ouellet), one has not only to escape all forms of fanaticism. One has also to promote a more critical maturing of religious

traditions, each in their own right and in a common social texture — and that is what educations all about. That is the crucial challenge imposed on education in Quebec.

2. Teaching Religion in Today's Cultural Shifts

After thirty-two years of teaching I find the lack of proper knowledge in religious matters appalling as a result of the widespread collapse of traditional religious institutions. It becomes necessary to engage in religious education without trying to compensate for the lost past. Religion belongs to the elementary grammar of culture, but how communicate religion when culture itself seems to desintegrate? My amazement deepened in the homogenous milieu of Sherbrooke, when I discovered that many undergraduates were unable to write correctly their native French language. The basic texture of their cultural distinctiveness was gone. No surprise then, if their ancestral religion had followed the same course.

In a context of such dramatic shifts, the origins of Christianity offer a fascinating focus. For those origins were intrinsically bound to similar cultural shifts, and they were initiated by traditional believers convinced that their ancestral religion needed a radical renovation. A new awareness of the need for a changed cultural and religious grammar provides a valuable inspiration for teaching today the origins of Christianity in the frame of Religious Studies, in Quebec and not only in Quebec.